

# Nuit, sommeil et travail de nuit dans les récits ouvriers

Claire Pagès

## *Night, sleep and night work in workers' narratives*

**Abstract:** By reading a selection of workers' accounts of their work, we propose in this contribution to document several aspects of the relationship between sleep, night and working-class labour. Firstly, work appears to be the material of choice for dream activity. This supports the idea that a significant proportion of workers' dreams are professional dreams. Secondly, these accounts help to specify the type of fatigue experienced by workers, particularly those in industry. Finally, they attest to the resolutely non-physiological nature of night work.

**Keywords:** Night work; Shift work; Industrial fatigue; Professional dreams; Daydreaming.

## 1. Introduction

La présente contribution entend explorer la nuit des travailleurs par l'intermédiaire des récits que certains d'entre eux ont pu en livrer. Cette face nocturne de la vie des travailleurs possède deux aspects. D'une part, elle renvoie au fait que certains travaillent de nuit. Nous verrons comment se marque dans les récits la spécificité du vécu de cet environnement nocturne de travail. D'autre part, on s'aperçoit vite que ceux qui travaillent ne dorment pas de la même manière selon le type de poste qu'ils occupent et les conditions dans lesquelles ils réalisent leur travail : d'où les développements que nous consacrerons à l'activité de rêverie, à l'activité onirique, mais aussi à la question de la fatigue et du sommeil des ouvriers.

Peut justifier cet intérêt particulier pour la question du sommeil le fait, comme y insiste Simone Weil, que temps et rythme constituent le facteur le plus important du problème ouvrier<sup>1</sup>. Bien sûr, cette affirmation concerne au premier chef la cadence imposée par la chaîne<sup>2</sup>, mais elle si-

---

\* **CLAIRE PAGÈS** : Université de Tours, ICD (claire.pages10@univ-tours.fr; ORCID: 0009-0001-6830-5228)

<sup>1</sup> Weil (2000, 347).

<sup>2</sup> Ainsi, Simone Weil distingue-t-elle deux facteurs de la servitude ouvrière, les ordres et la vitesse ou cadence imposée au travail industriel. Voir *ivi* (60).

gnifie également, aux yeux de Simone Weil, que le travail à la chaîne induit une emprise sur l'ensemble du rapport au temps chez l'ouvrier, perturbant en particulier les rythmes biologiques et sociaux de son existence. C'est d'ailleurs l'objet de la *Condition ouvrière*, de constituer non une étude de l'exploitation de la classe ouvrière, du profit capitaliste tiré de son travail, mais une analyse de l'oppression de la classe ouvrière sur son lieu de travail, soient des types de souffrances prolongées infligées aux ouvriers, dont on s'aperçoit qu'elles concernent des manières de s'inscrire dans le temps. C'est la description de cette emprise qui va nous occuper, davantage que la critique de l'exploitation spécifique dont le travail de nuit a longtemps fait l'objet (pendant longtemps les heures de nuit ne sont pas davantage payées et la nuit est considérée comme une sorte de forfait aux contours indéfinis)<sup>3</sup>.

Mais l'intérêt qu'il convient de porter à la relation entre travail et sommeil nous semble également trouver la motivation suivante : le travail ouvrier se trouve souvent défini tantôt comme une forme de veille tantôt comme une manière de sommeil ou de somnambulisme. Dans le premier cas, justifie l'identification de son travail à un type de veille le fait que l'ouvrier n'y serait convié à rien d'autre qu'à ce à quoi il se trouve rivé, isolé de toute possibilité. Thierry Metz décrit explicitement son travail de manœuvre sur un chantier comme un « veiller »<sup>4</sup> ou comme le fait d'être maintenu dans une « crypte insomniaque »<sup>5</sup>, isolement qui empêche le libre jeu à la fois des mots<sup>6</sup> et des images<sup>7</sup>, état auquel il oppose l'état de sommeil dans lequel le corps et l'esprit sont rendus à leur richesse et leur discours<sup>8</sup>. Dans le second cas, se trouve opposé au sommeil éveillé des ouvriers que constitue le travail répétitif l'éveil de la conscience de classe, opposition qui structure *La nuit des prolétaires* de Jacques Rancière mais qu'on rencontre également dans la première théorie critique (sous la forme de l'opposition entre sommeil collectif hypnotique ou mortifère largement entretenu par l'organisation du travail et « un essai de technique du réveil » attaché à la force d'éveil de l'utopie)<sup>9</sup>.

---

<sup>3</sup> C'est l'un des enjeux de la grève des Penn sardin de Douarnenez en 1924 d'obtenir un tarif double pour les heures de nuit, une réglementation du travail de nuit et le respect de la loi des huit heures : voir Crignon (2023, 81-82; 128-130).

<sup>4</sup> Metz (1990, 82).

<sup>5</sup> Ivi (90).

<sup>6</sup> Ivi (59, 120).

<sup>7</sup> Ivi (47).

<sup>8</sup> Ivi (43, 75).

<sup>9</sup> Voir Abensour (2010).

Les enjeux politiques de notre analyse touchent à l'articulation entre le système de ces besoin du corps (dont le besoin de repos sous différentes formes) et l'émancipation. L'émancipation ouvrière a en effet pu être pensée à l'aune d'un affranchissement à l'égard des besoins du corps. C'est un peu l'argument de Rancière : les ouvriers qui ont été au cours du premier XIXe siècle, autour de 1830, les porte-parole du mouvement ouvrier, qui ont, alors qu'ils étaient ouvriers, organisé un travail intellectuel nocturne en montant des journaux ouvriers, des associations, en écrivant de la poésie, ont consacré leurs « folles nuits » à la transformation de la condition ouvrière, à l'encontre de toute sanctuarisation de la nuit qui la dédie au repos. Il a fallu briser le « cercle du sommeil » qui empêchait les ouvriers de disposer d'un temps commun, après la journée de travail écoulée et avant la journée de travail du lendemain<sup>10</sup>. Autrement dit, toute l'activité qui réfléchit le renversement du monde aurait été lettre morte si ces prolétaires de vingt ans avaient normalement goûté le sommeil<sup>11</sup>. En somme, il faudrait secondariser ces besoins du corps, les mettre entre parenthèses pour contribuer à une lutte, une forme quelconque d'émancipation. Plutôt que d'en appeler chez les ouvriers à une capacité à « faire de la nuit le jour »<sup>12</sup>, pour reprendre une formule de Hegel, nous inscrivons notre présente lecture dans une démarche de philosophie sociale qui consiste à identifier de façon critique des modalités aliénées de l'existence. En l'occurrence, nous sommes très sensible dans les récits ouvriers à l'indication de ce qu'il en coûte pour les dormeurs qu'ils sont de réaliser un travail à la chaîne ou encore d'avoir à occuper un emploi posté ou de nuit.

Nous avons choisi de nous appuyer principalement sur des récits ouvriers de langue française, un seul est traduit de l'italien, celui de Tomaso Di Ciuala. Ils ont trait surtout à un travail industriel typique du second XXe siècle (dans les récits de Charly Boyadjian, Robert Linhart, Joseph Ponthus ou Sylviane Rosière), quoique certains évoquent le travail à l'usine antérieur à la Seconde Guerre mondiale (celui des Penn sardin ou celui dont Simone Weil fait le récit). À partir de la lecture de ce choix de récits ouvriers, qui sont des récits d'ouvriers à la chaîne, d'ouvriers industriels (de tourneurs par exemple), de manœuvres (c'est le cas de Thierry Metz), on peut documenter plusieurs choses touchant la relation entre sommeil et travail ou, plus largement, entre sommeil, nuit et travail ouvrier. D'abord, le travail y apparaît comme matériau de choix pour l'activité onirique. Cela permet d'étayer l'idée qu'une partie importante des rêves ouvriers sont des

<sup>10</sup> Rancière (2012, 12).

<sup>11</sup> Ivi (7).

<sup>12</sup> Hegel (2004, Add. §361, 671).

rêves professionnels. Ensuite, ces récits contribuent à spécifier le type de fatigue que connaissent les ouvriers, en particulier ceux de l'industrie. Enfin, ils attestent du caractère résolument non-physiologique du travail de nuit.

## 2. Rêves et rêves professionnels

**2.1.** À la lecture de ces récits de travail ouvrier, le travail apparaît comme matériau privilégié de la production onirique. Il est frappant qu'ils soient remplis de rêves et d'un onirisme assez particulier. Des rêves de tous ordres, des rêves professionnels mais aussi des cauchemars. Christophe Dejours a analysé le caractère ambivalent de cette production onirique liée au travail qui possède un versant positif – car s'opère une « perlaboration par le rêve » des questions soulevées par le réel du travail – mais aussi un versant négatif quand le travail se met à envahir les nuits<sup>13</sup>.

Très souvent, ces rêves professionnels témoignent en effet d'une forme de colonisation psychique par le travail<sup>14</sup>. Évoquant la figure de ses patrons, Tomaso Di Ciaula note : « Nuit et jour, jour et nuit, ils entrent avec violence dans notre intimité, dans nos rêves, dans nos émotions »<sup>15</sup>. C'est bien la totalité de l'existence de ces ouvriers qui se trouve affectée par une organisation du travail et non seulement la partie « publique » dévolue à l'activité professionnelle, nous allons y revenir, révélant le caractère abstrait et arbitraire de la coupure entre vie privée et vie professionnelle. Cette colonisation psychique donne lieu en particulier à des cauchemars. Par exemple, chez Di Ciaula :

L'autre nuit, j'ai eu des cauchemars. J'ai rêvé que j'en tuais quelques-uns à l'usine, et puis je comptais les petits tubes, les fameux grains du Notre-Père, et je comptais, je comptais, je comptais. La frayeur m'a réveillé et le plus grand de mes enfants s'y est mis lui aussi. Il voulait absolument un bout de pain et de l'eau<sup>16</sup>.

Joseph Ponthus insiste lui aussi sur les cauchemars « incessants », « répétitifs », « quotidiens » qui ponctuent ses nuits, pendant toute la période où il est intérimaire dans un abattoir. Ces cauchemars sont à la hauteur non seulement du dégoût qu'il lui faut affronter tous les jours mais aussi de l'épreuve de force que constitue physiquement cette mission :

---

<sup>13</sup> Dejours (2021, 43).

<sup>14</sup> Voir aussi sur la colonisation de l'expérience privée Crary (2016, 63). Voir Dejours (2020).

<sup>15</sup> Di Ciaula (2002, 176).

<sup>16</sup> Ivi (23).

Pas une sieste pas une nuit sans ces mauvais rêves de carcasses/ De bêtes mortes/  
Qui me tombent sur la gueule/ Qui m'agressent/ Atrociement/ Qui prennent le visage  
de mes proches ou de mes peurs les plus profondes/ Cauchemars sans fin sans vie sans  
nuit/ des réveils en sursaut/ Draps inondés de sueur/ Presque toutes les nuits/ Parfois je  
hurle/ Toutes les nuits je sais que je vais emporter l'abattoir dans mes mauvais rêves<sup>17</sup>.

**2.2.** Il apparaît ensuite que le travail constitue une mise au travail du corps, spécialement du corps infantile, qui se traduit à la fois par l'activité onirique évoquée au début et par une activité particulière du souvenir dirigée vers l'enfance. C'est assez frappant à la lecture du « *Tuta Blu* » (*Bleu de travail*) de Tommaso Di Ciaula : à l'occasion de l'écriture d'une année de vie à l'usine autour de 1975-76, dans une usine du sud de l'Italie, dans les Pouilles, à 15 km de Bari (Catena Sud) où il est tourneur, c'est toute son enfance qu'il va convoquer. L'auteur insiste sur le fait que le livre n'est pas qu'« une coupe de vie en usine », autrement dit la seule photographie d'une pratique professionnelle, mais aussi un livre qui parle de « rêves »<sup>18</sup>. Le récit de ces rêves, rêveries et souvenirs alterne avec celui de son quotidien à l'usine. La conjonction de son travail de tourneur et de son activité d'écriture induit une grande quantité de rêves ayant trait à son enfance, les lieux de son enfance, spécialement la ferme de ses grands-parents : « Souvent je rêve à la ferme de mes grands-parents. Les deux arbres aux mûres rouges et l'arbre aux mûres blanches sont devenus gigantesques dans mes souvenirs, j'y rêve souvent à ces trois arbres [...] »<sup>19</sup>. Et un peu plus loin :

Cette nuit j'ai rêvé de la vieille maison de mes grands-parents à la campagne. J'étais dans la grande pièce avec les grosses dalles de pierre par terre. Il y avait dans l'air une forte odeur de fumée, j'étais seul dans la pièce, j'attendais sans attendre quelque chose ou quelqu'un<sup>20</sup>.

Dans le texte de Charlie Boyadjian alternent également récits de vie à l'usine, souvenirs d'enfance et récits de rêves<sup>21</sup>. Cette immersion onirique dans l'enfance ne nous semble pas simplement analysable comme un mouvement défensif de régression. Elle indique également, comme l'a montré Christophe Dejours<sup>22</sup>, que celui qui travaille tente d'étayer ou d'élaborer son corps infantile, en confrontant l'action de ses pulsions au réel du travail et en cherchant les voies de la sublimation. Or il est plus difficile de

<sup>17</sup> Ponthus (2019, 145).

<sup>18</sup> Di Ciaula (2002, 13). Il s'agit de la lettre au traducteur.

<sup>19</sup> Ivi (28).

<sup>20</sup> Ivi (64).

<sup>21</sup> Boyadjian (1978, 66).

<sup>22</sup> Voir Dejours (2013).

sublimier ou d'élaborer ce corps pulsionnel et érogène par le travail dans le cas d'organisations délétères de l'activité professionnelle.

### 3. La fatigue industrielle

**3.1.** La lecture de ces récits du travail ouvrier permet, deuxièmement, de documenter la spécificité de la fatigue industrielle, celle de l'ouvrier de l'industrie. Simone Weil décrit ainsi son état :

Mercredi 26 [juin] – Fatigue, le matin – courage pour pas beaucoup plus que la journée... accablement sourd – m[au]x de tête – découragement – peur, ou plutôt angoisse (devant travail, ma caisse, vitesse, etc.) – lourd temps d'orage<sup>23</sup>.

Dans d'autres passages, elle mentionne également un sentiment particulier de dégoût. Dans le livre de Tommaso Di Ciaula, se rencontre cette autre description, convergente, de la fatigue industrielle : « Ce soir je suis allé me coucher avant l'heure, il était à peine huit heures, l'heure des poules. J'ai une flemme immense, les jambes lourdes, il me semble avoir du coton dans les jambes »<sup>24</sup>.

Si la fatigue a toujours été liée à l'effort, semble spécifier la fatigue industrielle, outre la fatigue issue de l'exercice de la force physique, celle qui émane du caractère répétitif du travail et de son rythme contraint<sup>25</sup>. Ainsi, la part nerveuse de cette fatigue ouvrière modifie singulièrement ses effets sur le sommeil.

D'une part, dormir devient l'objet d'une préoccupation obsessionnelle. Quand Simone Weil analyse l'expérience d'une dignité brisée, elle décrit le repliement de sa vie sur ses *minima* et écrit : « préoccupée aussitôt de dormir assez (ce que je ne faisais pas) et de me réveiller assez tôt »<sup>26</sup> (pour ne pas être en retard au pointage). Et Robert Linhart : « Samedi. Dormir »<sup>27</sup>. Joseph Ponthus : « Vivre sa vie ailleurs qu'à la crevette [il travaille alors dans une usine de crustacés]/Mettre le réveil/Dormir d'un sommeil de plomb/Demain retourner à la crevette »<sup>28</sup>.

Ajoutons deux remarques en passant. Ce cantonnement au sommeil ou le devenir obsessionnel du sommeil dont font part ces ouvriers dans

<sup>23</sup> Weil (2000, 149).

<sup>24</sup> Di Ciaula (2002, 143).

<sup>25</sup> Voir Pillon (2014, 162 sq.).

<sup>26</sup> Weil (2000, 170).

<sup>27</sup> Linhart (1981, 117).

<sup>28</sup> Ponthus (2019, 26-27).

leurs récits semble contraster avec un désir de profiter de la nuit comme d'un lieu à la fois de liberté, de résistance et de solidarité – ce dont s'est fait l'écho Jacques Rancière dans *La nuit des prolétaires*. Tommaso Di Ciaula avait ainsi affiché sur son casier à outils, à l'usine, ces quelques mots tirés d'une chanson française (que nous n'avons pu identifier<sup>29</sup>) : « Nuits blanches et jours de liberté »<sup>30</sup>. Cela constitue un leitmotiv de son livre : « Il y a des nuits, c'est un vrai péché de les gaspiller à dormir, mais nous [les ouvriers d'usine] la nuit nous filons dormir comme des bourriques afin d'être frais le lendemain matin pour le patron »<sup>31</sup>. Et plus loin :

Il en faut peu pour passer la nuit. Une petite conversation. Un petit casse-croûte avec du pain et de la mortadelle. Un fagot à brûler dans une ferme abandonnée. Une grande bouteille de bon vin. Qui a peur de la nuit ? Qui a peur des ivrognes ? Des somnambules ? Des insomniaques ? Des désespérés ? La nuit nous trouve plus unis, plus amis, tout le monde te salue, tu salues tout le monde. Nous allons le long des rues. Sur la place on joue au ballon, tous ménagés [...]<sup>32</sup>.

Et chez Charly Boyadjian : « [...] je préfère être crevé et vivre que dormir, dormir et puis... »<sup>33</sup>, ce à quoi le réduit le travail posté : chercher à dormir, à se reposer avant de reprendre le travail, si bien qu'il n'existe plus rien pour lui en dehors de l'usine.

Seconde remarque touchant le type de travail qui induit une telle fatigue : il est manifeste que l'épuisement n'est pas simplement le fait de l'ouvrier industriel. Thierry Metz, dans le récit poétique qu'il a composé d'une expérience de travail sur un chantier, pendant trois mois, où il travailla comme manœuvre (il s'agissait de transformer une fabrique de chaussures dont il ne restait que les murs en résidence haut de gamme), souligne également que le travailleur de chantier est un dormeur, que l'épuisement du travail de force qu'il effectue le *destine* au sommeil : « Nous nous sommes avancés loin dans le chantier. Mais ce soir on a des enclumes au bout des bras. Nos visages en disent long. Impossible de cacher le dormeur qui s'accroche à nous. Tout ce que pouvons faire maintenant : c'est bâtir une chambre autour de lui »<sup>34</sup>. À la lecture, on s'aperçoit néanmoins que la fatigue n'est pas exactement la même que celle qui accable les ouvriers

---

<sup>29</sup> Peut-être s'agit-il de « Des Nuits blanches et des jours roses » de Claude-Michel Schönberg (1976).

<sup>30</sup> Di Ciaula (2002, 61).

<sup>31</sup> Ivi (62).

<sup>32</sup> Ivi (184-185).

<sup>33</sup> Boyadjian (1978, 63).

<sup>34</sup> Metz (1990, 84).

d'usine qui travaillent à la chaîne. Néanmoins, les récits témoignent aussi d'une fascination commune pour le travail artisanal, sans doute en raison du savoir-faire original qui s'y trouve investit, qui induit un autre rapport du corps au matériau et au travail qui serait moins de force que d'adresse. Thierry Metz rapporte ce dialogue :

- Qu'est-ce que tu faisais avant ? me demande Manuel.
- Des boulots.
- Tu n'as pas de métier ?
- Non.
- Tu pourrais apprendre. Maçon c'est mieux que manœuvre.
- Oui, peut-être... Mais...<sup>35</sup>

Tommaso Di Ciaula, qui a appris, lui, le métier de tourneur, mais qui, à l'usine, effectue un travail répétitif sous contrainte de temps<sup>36</sup>, rapporte cette anecdote :

J'ai vu qu'un vieil ouvrier de Gravina di Puglia, considéré comme un rustre parce que jusqu'à il y a quinze ans il était paysan et berger, faisait un panier en tressant des rameaux d'orme et d'olivier. J'ai été stupéfait : ni moule ni rustre, c'était un dieu ! Je me suis approché pour regarder extasié ses mains qui étaient devenues celles d'un maître et avec agilité faisaient grandir le panier à vue d'œil. Je ne suis retourné dans mon atelier qu'après lui avoir arraché la promesse de m'apprendre cet art. Ainsi le dernier individu de l'usine devient le premier, le plus poétique, le plus doué. C'est à lui que je donnerais volontiers la place de directeur d'usine. Quand je vois des travaux d'artisanat de ce niveau, je me sens inutile parce que je ne sais pas les faire, j'ai l'impression d'avoir gâché les années que j'ai vécues et je me sens perdu : maintenant je vieillis et c'est trop tard pour apprendre<sup>37</sup>.

Non seulement la fatigue industrielle fait du sommeil une obsession mais elle perturbe également le sommeil, confrontant le dormeur qu'est l'ouvrier à une injonction paradoxale : celle de dormir absolument pour récupérer d'un travail harassant, impératif qu'il est impossible de satisfaire car le type de travail effectué parasite presque inévitablement la qualité du sommeil, en en faisant un sommeil non récupérateur. Robert Linhart, dans *L'Établi*, raconte que ses nuits sont « agitées », « hachées »<sup>38</sup>, hantées

---

<sup>35</sup> Ivi (95).

<sup>36</sup> Il n'est pas question de nier l'expertise – et les « ficelles de métiers » – qu'un ouvrier industriel peut acquérir sur une chaîne de montage. En témoignent, dans *L'Établi* par exemple, à la fois l'incapacité de Linhart d'exécuter la soudure au chalumeau sur le premier poste auquel il est affecté et l'épisode de l'établi bricolé de Demarcy.

<sup>37</sup> Di Ciaula (2002, 33).

<sup>38</sup> Linhart (1981, 47).

d'odeurs nauséuses de caoutchouc et d'images de carrosseries (son usine fabrique des 2CV) :

La nuit. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Dès que je ferme les yeux, je vois défiler les 2 CV, procession sinistre de carrosseries grises. [...] La sonnerie du réveil. Déjà six heures ? Je suis courbatu, aussi épuisé qu'hier soir. Qu'ai-je fait de ma nuit?<sup>39</sup>

Tommaso Di Ciaula raconte, quant à lui, qu'au début, quand il occupait dans l'usine un poste de soudeur et qu'il n'était pas habitué à cette tâche, « la nuit était un enfer » car les yeux lui brûlaient et qu'il se retournait dans son lit « sans arriver à dormir ». Un remède : appliquer des rondelles de pommes de terre : « On passait ainsi toute la nuit, moi à maudire l'usine, la machine à souder et la lumière bleue, la lumière maudite, et ma mère à couper des pommes de terre en tranches. Je m'en souviens comme d'un cauchemar »<sup>40</sup>. Ces perturbations nocturnes atteignirent leur point culminant à une autre époque, pendant laquelle il développe une obsession pour les accidents du travail, spécialement ceux qui pourraient arriver à ses camarades d'usine. Il est alors sujet à des idées fixes et à des rituels de vérification, de contrôle, pour être certain que telle pièce est bien serrée, tel interrupteur bien éteint : « Mais c'était encore plus terrible quand le doute me prenait en pleine nuit, au beau milieu de mon sommeil, je ne pouvais même pas dormir en paix. Il me semblait que je n'avais pas fermé l'interrupteur général de la machine ou que je n'avais pas bien serré un boulon »<sup>41</sup>.

Bien plus récemment, Joseph Ponthus, dans ses « Feuillettes d'usine », *À la ligne*, qui font le récit de ses emplois comme ouvrier intérimaire dans une usine de poissons ou un abattoir breton, écrit encore : « Tu penses déjà à l'heure qu'il faudra mettre sur le réveil/Peu importe l'heure/Il sera toujours trop tôt »<sup>42</sup>.

**3.2.** Les différents récits consultés attestent que la fatigue industrielle n'affecte pas que les nuits de ces ouvriers mais l'ensemble de la vie hors travail de ces ouvriers. Nous retiendrons deux exemples frappants. Le premier concerne le transport au domicile des modes d'adaptation sensorielle auxquels le travailleur est contraint à l'usine. Thierry Pillon a mis en lumière dans ses travaux les modifications sensorielles que ce type de travail

---

<sup>39</sup> Ivi (26).

<sup>40</sup> Di Ciaula (2002, 53-54).

<sup>41</sup> Ivi (61).

<sup>42</sup> Ponthus (2019, 18).

impose : le lieu de travail s'inscrit dans les corps et dessine des styles de conduite dont les effets se font sentir bien au-delà du travail. Charlie Boyadjian souligne ainsi que le niveau sonore, dans l'atelier, est de 98 décibels<sup>43</sup> ; et il y associe, avec les odeurs nauséabondes, son agressivité et une partie de ses colères mais aussi le fait qu'il ne sait plus parler sans hausser la voix. À sa suite, Sylviane Rosière le remarque encore, l'ouvrier se reconnaît à sa voix : « les gens me disent de baisser d'un ton, ils trouvent que je parle trop fort »<sup>44</sup>. La question du niveau sonore apparaît cruciale. Ça semble le lot du travail ouvrier. Thierry Metz note le 13 août dans son *Journal* : « Marteau-piqueur toute la matinée. Erreur de niveau. On n'entend plus rien. Même plus le bruit »<sup>45</sup>. Non seulement une telle exposition sonore épuise mais elle induit une modification des canons de la sensibilité. Tommaso Di Ciaula raconte ainsi :

Je rentre à la maison et j'ai faim, je me mets à table, ma femme fait la cuisine, les enfants se flanquent des beignes, la machine à laver fait un bruit infernal, je prends mon assiette vide et machinalement je me mets à taper sur la table, moi aussi sans le vouloir, pour faire du bruit, je tape fort sur la table, encore plus fort, maintenant je suis presque satisfait, il manque une dernière touche : j'allume la télé. Maintenant, j'ai vraiment l'impression d'être à l'usine. L'accoutumance au bruit provoque d'étranges extases mécaniques<sup>46</sup>.

Deuxième exemple : la fatigue de l'usine vide de toute énergie et désir, si bien que le temps qui n'est pas travaillé devient un temps vide. Le même auteur souligne qu'en rentrant à la maison, il n'est plus bon à rien : il est tellement fatigué qu'il dort la nuit pour pouvoir retourner à l'usine le lendemain sans autres projets<sup>47</sup>. Simone Weil a beaucoup insisté, elle aussi, sur l'épuisement et l'abrutissement qui induisent du temps « vide », si bien que « les heures de loisir sont vaines »<sup>48</sup>.

C'est pourquoi l'existence d'un temps de loisir ménagé par la réduction de la journée de travail ne suffit pas à remédier à l'aliénation du travail ouvrier, illusion que dénonçait déjà Marx. En vertu de l'absence de coupure entre vie professionnelle et vie privée et parce que certaines organisations du travail engendrent une forme de colonisation de l'ensemble de l'existence, le temps qui reste, ici hors de l'usine, ne peut être mis à profit ni

---

<sup>43</sup> Boyadjian (1978, 14).

<sup>44</sup> Rosière (2010, 3).

<sup>45</sup> Metz (1990, 100).

<sup>46</sup> Di Ciaula (2002, 87).

<sup>47</sup> Ivi (76).

<sup>48</sup> Weil (2000, 335).

pour se détendre, construire autre chose ou dormir, etc. Pour libérer ce temps hors travail et en faire une occasion d'émancipation (nous y reviendrons à la fin de l'article), c'est plutôt le rythme et les modalités de travail qu'il faudrait commencer par modifier.

**3.3.** Enfin, le travail répétitif sous contrainte de temps engendre un état somnambulique, proche de l'automatisme ambulatoire ainsi qu'un rapport ambivalent à la rêverie.

D'abord, le rythme très soutenu imposé à l'ouvrier associé au caractère répétitif des gestes, produit un état léthargique : « Et puis l'assoupissement des gestes répétés vous gagne à nouveau. Ah, se lover dans sa routine, ménager ses forces, accepter l'anesthésie, esquiver tout ce qui dérange et fatigue un peu plus », écrit Robert Linhart<sup>49</sup>. Simone Weil évoquait déjà une succession de gestes ininterrompue semblable au tic-tac d'une horloge, sans instants d'arrêt, qui « tend à plonger dans une espèce de sommeil, mais [qu'] il faut supporter sans dormir »<sup>50</sup>. Pour tenir le rythme, supporter la monotonie et n'être perturbé par aucune idée incidente, se produit, note Simone Weil, une véritable rétractation de la pensée. Un repliement sur le présent de l'esprit qui s'apparente à de la stupeur<sup>51</sup>. C'est pourquoi la vitesse d'exécution – avec les ordres – lui semble l'un des principaux facteurs d'esclavage. Penser, réfléchir, rêver exigent du temps, un état de libre cours incompatible avec la cadence d'une chaîne de montage. Alors, « la pensée se recroqueville, se rétracte comme la chair se rétracte devant un bistouri »<sup>52</sup>.

De ce fait, il s'avère impossible de rêver ou de rêvasser. Si l'on tombe dans la rêverie, note Simone Weil, on constate une baisse immédiate de rendement<sup>53</sup>. D'un autre côté, la pratique de la rêverie est aussi présentée comme protectrice. Robert Linhart décrit ainsi son passage d'ouvrier affecté à la sellerie, où il était seul à son établi, au déchargement des balancelles, (il y vérifie la peinture des caisses) qui l'inscrit au cœur d'une chaîne à l'allure effrénée :

Au début, cette mutilation de ce qui m'était resté de libre arbitre me pèse. Puis je m'y fais et trouve un avantage à ma moindre fatigue et à l'automatisme du décrochage. Le mécanisme de l'habitude réintroduit une petite sphère de liberté : je regarde autour de moi, j'observe la vie de mon bout d'atelier, je m'évade en pensée, laissant

<sup>49</sup> Linhart (1981, 54).

<sup>50</sup> Weil (2000, 338).

<sup>51</sup> Ivi (333).

<sup>52</sup> Ivi (60).

<sup>53</sup> Ivi (121).

juste un petit coin de tête en veilleuse pour détecter les défauts de peinture<sup>54</sup>.

Lors d'une mission d'intérim de nuit pendant laquelle on le charge, neuf heures durant, d'égoutter du tofu, le même genre d'état gagne Joseph Ponthus, qui écrit :

Les heures passent ne passent pas je suis perdu/Je suis dans un état de demi-sommeil extatique/de veille paradoxale presque comme lorsque l'on s'endort et que les pensées vagabondent au gré du travail de l'inconscient/Mais je ne rêve pas/Je ne cauchemarde pas/Je ne m'endors pas/ Je travaille<sup>55</sup>.

Charlie Boyadjian impute son fréquent état de rêverie – son corps travaille et son esprit s'en va – qui le font souvent retourner dans le passé, d'une part, au fait qu'il ne peut pas parler à ses camarades d'équipe à cause du bruit et, d'autre part, à un mécanisme de résistance permettant à la fois de supporter le labeur et d'actualiser dans le présent quelque chose – un passé – sans rapport avec lui<sup>56</sup> : « Il ne me reste que des souvenirs pour être autre chose qu'un ouvrier en 3 x 8 »<sup>57</sup>, écrit-il.

Tranche avec cette rêverie, l'obligation parfois de dormir sur le lieu de travail. Un tel sommeil peut se révéler un sommeil défensif, dépressif ou compensatoire : Robert Linhart raconte ainsi qu'après l'épisode de la grève dont il a été l'un des meneurs, il est muté par mesure de rétorsion dans un atelier qui achemine des pièces détachées de voiture, rue Nationale, dans lequel il est quasi seul. Face à la rupture des solidarités professionnelles, il se met à somnoler dans le fond de l'entrepôt : « Je pris l'habitude d'aller, entre deux commandes, somnoler quelques minutes dans un des grands casiers du fond de l'entrepôt. [...] Il m'arriva de m'endormir pour de bon et de n'être réveillé que par le chef, qui, s'inquiétant de ma disparition, parcourait les allées sombres en criant mon nom »<sup>58</sup>. Mais, le plus souvent, le sommeil sur le lieu de travail relève de la contrainte, comme le raconte Tommaso Di Ciaula qui décrit que lui et ses camarades, quand ils tombent de sommeil, vont dormir dans les toilettes, assis sur la poubelle métallique<sup>59</sup>.

Ainsi bien souvent à l'usine, « tomber de fatigue » n'a rien de métaphorique mais désigne la syncope bien réelle d'un corps exténué. Dans *Le*

<sup>54</sup> Linhart (1981, 51).

<sup>55</sup> J Ponthus (2019, 54).

<sup>56</sup> Boyadjian (1978, 31).

<sup>57</sup> Ivi (41).

<sup>58</sup> Linhart (1981, 123).

<sup>59</sup> Di Ciaula (2002, 162).

*Capital*, Marx avait convoqué l'exemple d'une modiste, Mary Anne Walkley, âgée de 20 ans, employée dans une manufacture de mode, au sujet de laquelle les journaux ont pu titrer, fin juin 1863 : « Mort simplement par excès de travail ». Il est évident que Mary Anne Walkley nomme ici non un cas isolé mais la condition même des modistes. Celles-ci, qui travaillent en moyenne plus de 16 heures par jour, sont à leur ouvrage jusqu'à 30h d'affilée en pleine saison. Mary Anne Walkley, juste avant de s'effondrer, venait de travailler 26 heures et demi d'affilée, dans une salle de travail surpeuplée, sans du tout dormir<sup>60</sup>. C'est aussi la condition des sardinières de Douarnenez dans les années 1920. Anne Crignon, dans *Une belle grève de femmes*, cite le témoignage suivant d'une sardinière, recueilli au début des années 1990 à Douarnenez par Anne-Denes Martin :

Il n'y avait pas de chambre froide, alors il fallait travailler le poisson, il n'était pas question qu'il reste. Il n'y avait pas d'heure pour finir. On chantait pour ne pas dormir et quelquefois il y avait des jeunes qui essayaient de se faufiler entre deux piles de boîtes pour dormir. De gré ou de force, elles tombaient de sommeil<sup>61</sup>.

#### **4. Le travail de nuit**

Troisièmement, la lecture des récits de travail ouvrier que nous avons consultés nous semble à même de documenter le caractère non physiologique du travail de nuit.

**4.1.** Il faut en réalité distinguer deux cas de figure, les travailleurs qui appartiennent exclusivement ou quasi-exclusivement à des équipes de nuit et les travailleurs qui travaillent en 3 X 8. Tommaso Di Ciaula travaille en 3 X 8 mais ne semble pas participer à l'équipe de nuit. La journée dans son usine est divisée en trois périodes : la première équipe travaille de 7h du matin à 15h, la seconde équipe de 15h à 23h et la troisième de 23h à 7h. Les heures d'entrée et de sortie sont contrôlées par une horloge de pointage qui poinçonne des cartons de pointage ou fiches horaires. Même si on ne travaille pas dans la troisième équipe, les rythmes biologiques, familiaux et sociaux se trouvent fortement perturbés. Pour commencer à 7h, avec le transport, il faut se lever très tôt et, quand on finit à 23h, on n'est pas chez soi avant une heure avancée : « Quelle tristesse de travailler le soir, dans la seconde équipe, de 15h à 23h, la mélancolie tombe à l'heure de la

---

<sup>60</sup> Marx (1993, chap. VIII).

<sup>61</sup> Crignon (2023, 19-20, 81-82).

cantine », écrit Tommaso Di Ciaula<sup>62</sup>. En outre, quand on est de l'équipe du soir, c'est toute la journée qui se trouve perturbée. À plusieurs reprises, il décrit le temps vide qu'il ne sait remplir ; il ne sait pas où aller. Comment d'ailleurs se rendre utile à un horaire où la famille n'est pas à la maison<sup>63</sup>, en attendant de prendre son poste à 15h ?

Ce matin, je rencontre au village quelques camarades d'usine, des camarades d'équipe. Nous sommes à moitié abrutis, ce soir nous faisons la seconde équipe et nous avons donc la matinée libre, mais nous ne savons pas quoi faire, nous tournons dans le village comme des crétins, nous ne sommes plus que des débris d'hommes. C'est horrible de travailler de nuit et, comme si ça ne suffisait pas, il faut encore exécuter un travail répétitif et monotone, sans la moindre créativité de notre part<sup>64</sup>.

Et puis il y a la peur des accidents du travail qui se produisent surtout la nuit, tard le soir ou au petit matin, quand on est épuisé et que la vigilance se relâche<sup>65</sup>.

**4.2.** Les horaires de nuit produisent une vraie désynchronisation des rythmes. Joseph Ponthus raconte ses retours des nuits de travail à l'usine de poisson dont il sort à 6 heures du matin. À l'usine de crustacés, pendant un mois et demi, à minuit et demi, six jours travaillés sur sept... Quand il arrive chez lui à 7 heures, il fait jour, sa femme dort encore. Que faire à cette heure ? Boire un café, un verre, se coucher et essayer de dormir sans réveiller ceux qui dorment encore ? Son organisme est perdu : « Le rythme de mes huit heures de nuit est bien étrange à assimiler pour et par mon organisme »<sup>66</sup>. Mais le travail de nuit affecte également le temps de loisir, les jours de repos, de week-end. Comment inverser par magie pour un ou deux jours un rythme de travail inversé ? Comment tout d'un coup dormir aux heures normales ? Joseph Ponthus écrit :

C'est le week-end  
Je ne sais pas dormir  
C'est le week-end  
Je devrais reconstituer ma force de travail  
C'est-à-dire  
Me reposer

---

<sup>62</sup> Di Ciaula (2002, 54).

<sup>63</sup> Ivi (150).

<sup>64</sup> Ivi (39).

<sup>65</sup> Ivi (157).

<sup>66</sup> Ponthus (2019, 45).

Dormir  
Vivre  
Ailleurs qu'à l'usine  
Mais elle me bouffe  
Cette salope<sup>67</sup>.

Charly Boyadjian fait le même constat :

Ces réveils en sursaut à 4 heures, certains jours de repos, où je commence à sortir du lit, à m'affoler avant de m'apercevoir que je ne travaille pas. Les jours de repos inutiles, que faire un mercredi ou un mardi, qui rencontrer<sup>68</sup> ?

Curieusement, certaines conditions du travail à l'usine (en particulier dans l'abattoir) qui est pourtant effectué de nuit ont pour effet de transformer le jour travaillé en nuit artificielle. La description de Joseph Ponthus est saisissante. Sa journée démarre quand il fait encore nuit et il sort de l'usine à la nuit tombée. Mais l'usine est aussi sans fenêtre, éclairée uniquement par une lumière artificielle :

Dès qu'on entre dans l'usine c'est la nuit/Les néons/L'absence de fenêtres dans tous nos immenses cubes d'ateliers/Une nuit qui va durer nos huit heures de travail minimum/On sort du sommeil encore marqué de rêves d'usine/Pour replonger dans une autre nuit/Artificielle froide et éclairée de néons/Dès lors/C'est comme si/On continuait sa nuit<sup>69</sup>.

À noter que cette surexposition lumineuse gênera ensuite considérablement l'endormissement... Charly Boyadjian insiste de la même façon sur cette question de l'éclairage artificiel par des néons surpuissants : « Les yeux aveuglés par la lumière des néons regardent le décor »<sup>70</sup>.

**4.3.** Il existe un récit entièrement consacré au travail posté, celui de Charly Boyadjian, *La nuit des machines* (1978) dédié à la mémoire d'un ouvrier en 3 X 8 qui s'est suicidé, Alain Morenno, et introduit par une citation d'Arthur London affirmant que rien n'est pire pour un homme que le « manque organisé de sommeil, ce supplice infernal qui vide l'homme de toute pensée [...] ». Charly a alors 27 ans, il travaille comme posté dans une usine près de Romans qui fabrique des bobines de fil à destination de

---

<sup>67</sup> Ivi (57).

<sup>68</sup> Boyadjian (1978, 42).

<sup>69</sup> Ponthus (2019, 210).

<sup>70</sup> Boyadjian (1978, 15).

l'industrie : une semaine de l'équipe du matin, une semaine de l'équipe de nuit, une semaine l'après-midi, etc. Charly Boyadjian, au fil de son récit du travail de posté qui fut le sien, revient sur les motifs déjà évoqués : dégradations de l'état global de santé, perturbation des rythmes familiaux et sociaux, etc.

Mais il dégage aussi la façon dont cette organisation du travail entrave les solidarités et l'action ouvrières. Cette prise de conscience est attachée dans son récit à l'expérience du chômage partiel, qui « a pu nous faire revivre »<sup>71</sup>. Avec la crise économique, l'usine passe en chômage partiel, ne remplaçant pas les ouvriers qui partent, attendant la reprise ou la faillite d'usines concurrentes. Or, Charly Boyadjian décrit la transformation des esprits produite par ce chômage partiel. Après quelques temps d'appréhension due à la perte des heures supplémentaires, les ouvriers disent littéralement renaître. Alors qu'ils travaillaient en 3 X 8 plus de 42/48 heures par semaine, ils connaissent quelques mois de travail à 32h/semaine, avant que l'usine reprennent autour de 1976 à plus de 40h/semaine. Eux qui n'avaient aucune vie sociale vont bénéficier par roulement de week-ends de 5 jours, etc. Les collègues de Charly Boyadjian disent revivre, retrouver une vie de famille, de couple, de loisir, retrouver le sommeil, retrouver en particulier une maîtrise sur leurs affects, eux qui étaient impulsifs, colériques, violents parfois.

Surtout, Charly Boyadjian décrit les conséquences de ce temps libre en matière de politisation. Il parvient tout d'un coup à organiser des AG, du tractage, à porter des revendications syndicales de façon collective, etc. Certes, la conjoncture économique a changé, mais il présente l'introduction d'une césure dans le temps de travail à l'usine comme ayant constitué un vrai sas, un espace de possibles dans lequel puisent les ouvriers pour refuser collectivement un certain nombre de choses. Au contraire, le caractère ininterrompu du rythme de travail, engendré par les 3X8 à volume horaire hebdomadaire élevé, produisait un consentement de fait au système, en dépit des discours collectifs de lutte ou des départs individuels. Dans le récit de Charly Boyadjian, le caractère quasi ininterrompu du rythme de travail et le fait que les postés soient très rarement en phase avec le rythme de vie courant inhibaient précisément, comme l'analyse Jonathan Crary, ce qu'il nomme un « réveil potentiellement déstabilisateur » au sein du système.

---

<sup>71</sup> Ivi (12).

## 5. Conclusions

Nous nous en tiendrons pour conclure à trois remarques. Nous sommes partis de la thèse qu'on trouve formulée par Simone Weil dans *La condition ouvrière*, selon laquelle temps et rythme constituent le facteur le plus important du problème ouvrier. À lire ces récits du travail ouvrier, il nous semble que ce diagnostic doit viser non seulement la question des cadences mais aussi la question du temps humain et des rythmes biologiques, l'organisation du temps de travail se révélant un des principaux facteurs d'organisation/désorganisation des rythmes de vie (en particulier du rythme de sommeil, de celui de la fatigue et de la récupération).

Deuxième remarque : nous ne considérons pas cette investigation comme uniquement documentaire. Il ne s'agit pas simplement de témoigner d'une organisation passée ou présente du travail industriel, mais de prendre la mesure de l'incidence du travail à horaires atypiques<sup>72</sup>. Il n'est pas évident d'évaluer le pourcentage des travailleurs effectuant un travail de nuit ou posté<sup>73</sup>. Quelle que soit la quantification du travail de nuit et du travail posté, la certitude est que ceux-ci ont beaucoup augmenté depuis vingt ans et que le travail posté a tendance à excéder largement les secteurs prioritaires, pour s'étendre à de nombreuses industries qui veulent rentabiliser les machines-outils ou à d'autres catégories de personnel dont les femmes. En ce faisant l'écho du caractère non physiologique du travail de nuit, ces récits ouvriers possèdent donc une grande actualité tant ce facteur de pénibilité constitue aujourd'hui un enjeu croissant de santé publique.

Enfin, les récits consultés nous ont fait entrer dans un vécu d'aliénation relatif aux rythmes chronobiologiques. Le type de tâches réalisé par ces ouvriers et les conditions dans lesquelles s'effectue leur activité de travail

---

<sup>72</sup> Le travail de nuit et le travail posté participent des horaires de travail « atypiques ». Quand le travail de nuit désigne un travail effectué entre 21h et 6h, le travail posté désigne un mode d'organisation du travail en équipes : des travailleurs sont occupés successivement sur les mêmes postes de travail selon un certain rythme, continu ou discontinu. Ceux-ci réalisent donc leur travail à des heures différentes sur une période donnée de jours ou de semaines.

<sup>73</sup> Léger, Guillemainault (1997, Partie IV). Concernant le travail posté, on trouve le chiffre de 20 à 30 % des travailleurs salariés des pays occidentaux; mais aussi celui de 15 à 20% de la population active (personnel soignant, de sécurité, communications mais beaucoup d'autres professions) (Voir Dyèvre, Léger, 2003, Chap. 35) ou encore l'indication selon laquelle entre 15 % et 30 % des employés des pays industrialisés travaillent en dehors des heures conventionnelles, voir Boivin (2010, 47). Concernant le travail de nuit, la DARES a établi en 2021 qu'il concernerait 15,4 % des salariés (environ 20 % des hommes et 10 % des femmes). On parle aux États-Unis de 25 millions de travailleurs décalés.

produit, en effet, une colonisation de l'ensemble de leur existence, si bien que la totalité de leur temps hors travail (de loisirs, de repos, de sommeil) se trouve parasité. De ce fait, ces récits nous incitent, plutôt qu'à lier l'émancipation au développement d'une transcendance à l'égard des besoins, à réfléchir de manière critique à l'organisation du travail qui leur permettrait de répondre à des normes immanentes du corps et de ménager, ce faisant, un temps hors travail, véritablement libre, propice à la transformation sociale.

## Bibliographie

- Abensour M. (2010), *La conversion utopique : l'utopie et l'éveil*, in Id. *L'homme est un animal utopique, Utopiques II*, Arles: Éditions de la nuit, 7-52.
- Boivin D. B. (2010), *Comment réduire les effets négatifs du travail de nuit sur la santé et la performance ?*, "Gestion", 35: 47-52.
- Boydjian C. (1978), *La nuit des machines*, Paris: Gallimard/Les Presses d'aujourd'hui.
- Crary J. (2016), *24/7 Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris: La Découverte.
- Crignon A. (2023), *Une belle grève de femmes. Les Penn sardin. Douarnenez, 1924*, Montreuil: Libertalia.
- Dejours C. (2021), *Ce qu'il y a de meilleur en nous. Travailler et honorer la vie*, Paris: Payot.
- (2020), *Quand le travail vire au cauchemar*, "Le rêve, une réalité, France culture, La Série Documentaire", <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lcd-la-serie-documentaire/le-reve-une-realite-2-4-quand-le-travail-vire-au-cauchemar-7729811>, [consulté le 11/10/2023].
- (2013) [2009], *Travail vivant, 1 : Sexualité et travail*, Paris: Petite bibliothèque Payot.
- Di Ciaula T. (2002) [1978], « *Tuta Blu* » (*bleu de travail*), Arles: Acte Sud.
- Dyèvre P., Léger D. (eds) (2003), *Médecine du travail. Approches de la santé au travail*, Paris: Masson.
- Hegel G. W. F. (2004) [1827-30], *Encyclopédie des sciences philosophique*, II, *Philosophie de la nature*, Paris: Vrin.
- Léger D., Guilleminault C. (eds.) (1997), *Sommeil, vigilance et travail*, Paris: Masson.
- Linhart R. (1981) [1978], *L'établi*, Paris: Minit.

- Marx K. (1993), *Le Capital*, Paris : Puf.
- Metz T. (1990), *Le journal d'un manoeuvre*, Paris: Gallimard.
- Pillon T. (2014), *Le corps ouvrier au travail*, "Travailler", 32, 2: 151-169.
- Ponthus J. (2019), *À la ligne. Feuilles d'usine*, Paris: Gallimard.
- Rosière S. (2010), *Ouvrière d'usine. Petits bruits d'un quotidien prolétaire*, St Georges d'Oléron: Éditions libertaires.
- Weil S. (2000), *La condition ouvrière*, Paris: Gallimard.

